

Romain Gary Chien Blanc



Romain Gary, pseudonyme de Romain Kacew, né à Moscou en 1914, est élevé par sa mère qui place en lui de grandes espérances, comme il le racontera dans *La promesse de l'aube*. Pauvre, « cosaque un peu tartare mâtiné de juif », il arrive en France à l'âge de quatorze ans et s'installe avec sa mère à Nice. Après des études de droit, il s'engage dans l'aviation et rejoint le général de Gaulle en 1940. Son premier roman, *Éducation européenne*, paraît avec succès en 1945 et révèle un grand conteur au style rude et poétique. La même année, il entre au Quai d'Orsay. Grâce à son métier de diplomate, il séjourne à Sofia, La Paz, New York, Los Angeles. En 1948, il publie *Le grand vestiaire* et reçoit le prix Goncourt en 1956 pour *Les Racines du ciel*. Consul à Los Angeles, il épouse l'actrice Jean Seberg, écrit des scénarios et réalise deux films. Il quitte la diplomatie en 1961 et écrit *Les oiseaux vont mourir au Pérou* (*Gloire à nos illustres pionniers*) et un roman humoristique, *Lady L.*, avant de se lancer dans de vastes sagas : *La comédie américaine* et *Frère Océan*. L'angoisse du déclin et de la vieillesse est alors perceptible à travers ses romans : *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*, *Clair de femme*, *Les cerfs-volants*. Jean Seberg se donne la mort en 1979 et Romain Gary se suicide à Paris en 1980. Il laisse un document posthume où il révèle qu'il se dissimulait sous le nom d'Émile Ajar, auteur de romans à succès tels que *Gros-Câlin*, *L'angoisse du roi Salomon* et *La vie devant soi*, qui a reçu le prix Goncourt en 1975.

PREMIÈRE PARTIE

I

C'était un chien gris avec une verrue comme un grain de beauté sur le côté droit du museau et du poil roussi autour de la truffe, ce qui le faisait ressembler au fumeur invétéré sur l'enseigne du *Chien-qui-fume*, un bar-tabac à Nice, non loin du lycée de mon enfance.

Il m'observait, la tête légèrement penchée de côté, d'un regard intense et fixe, ce regard des chiens de fourrière qui vous guettent au passage avec un espoir angoissé et insupportable. Il avait un poitrail de lutteur et, bien des fois, plus tard, lorsque mon vieux Sandy le taquinait, je le vis refouler l'importun par la seule puissance de son thorax, comme un bulldozer.

C'était un berger allemand.

Il entra dans mon existence le 17 février 1968 à Beverly Hills, où je venais de rejoindre ma femme Jean Seberg, pendant le tournage d'un film. Ce jour-là, une averse démesurée comme le sont la plupart des phénomènes naturels en Amérique lorsqu'ils s'y mettent, s'était abattue sur Los Angeles, transformé en quelques minutes en une cité lacustre où les Cadillac déchues rampaient piteusement, écrasant l'eau ; la ville avait pris cet aspect incongru des choses destinées à un tout autre usage, auquel nous ont habitués depuis longtemps les surréalistes. J'étais inquiet pour mon chien Sandy, qui était parti la veille pour une tournée de célibataire du côté de Sunset Strip et n'était pas encore rentré. Sandy était demeuré puceau jusqu'à l'âge de quatre ans, grâce à l'influence de notre milieu familial hautement moral, mais une garce de Doheny Drive lui avait fait perdre la tête. Quatre ans d'éducation bourgeoise et de principes exemplaires étaient passés par la fenêtre en deux coups de cuiller à pot. Ce chien est une nature simple, crédule, fort mal armée pour affronter les milieux de cinéma de Hollywood.

Nous avions amené de Paris toute notre ménagerie habituelle. Il y avait un chat birman, Bruno, et sa compagne siamoise, Mai ; en réalité, Maï était un mâle, mais je ne sais trop pourquoi, nous l'avions toujours considéré comme une fille, sans doute à cause des trésors de tendresse câline qu'il nous prodiguait. Il y avait encore une vieille chatte de gouttière, Bippo, misanthrope et sauvage, qui vous allongeait un coup de griffe dès qu'on essayait de la caresser ; un toucan, Billy-Billy, que nous avons adopté en Colombie, et je venais d'offrir au zoo privé de Jack Carruthers, dans San Fernando Valley, un magnifique python de sept mètres, surnommé Pete l'Étrangleur, que j'avais rencontré sur mon chemin dans la brousse colombienne, en même temps que le toucan. J'avais dû me séparer de Pete parce que mes amis refusaient de s'occuper de lui lorsque, pris d'une de ces bougeottes d'homme à qui la peau dans laquelle il est enfermé donne des crises de claustrophobie, je me mets brusquement à courir d'un continent à l'autre, à la recherche de quelqu'un ou de quelque chose de différent, je ne sais trop quoi. Il vaut peut-être mieux que je précise tout de suite que je n'ai jamais rien trouvé d'*autre*

dans mes courses-poursuites, sauf des cigares assez extraordinaires à Madras, une des grandes et belles surprises de ma vie.

De temps en temps, j'allais rendre visite à mon python. J'entrais dans l'enclos spécial que Jack Carruthers lui réservait par égard pour les écrivains, je m'installais, les jambes croisées, en face de lui et nous nous regardions longuement avec un étonnement, une stupéfaction sans bornes, incapables chacun de donner la moindre explication sur ce qui nous arrivait et de faire bénéficier l'autre de quelque éclair de compréhension tiré de nos expériences respectives. Se trouver dans la peau d'un python ou dans celle d'un homme était un avatar tellement ahurissant que cet effarement partagé devenait une véritable fraternité.

Parfois Pete se mettait en triangle – les pythons ne se roulent pas en boule, ils se mettent en équerre ; j'avais alors l'impression qu'il me faisait ainsi un signe que je devais interpréter. Depuis, j'appris que la position en équerre est pour le python une position de défense, en présence d'un danger, et je sus ainsi que Pete l'Étrangleur et moi avions vraiment une chose en commun : une extrême prudence dans les rapports humains.

Vers midi, alors que des torrents d'eau déferlaient dans les avenues, j'entendis un bel aboiement de baryton que je connaissais bien et j'allai ouvrir la porte. Sandy est un grand chien jaune, probablement descendant très indirect de quelque lointain danois, mais, sous l'effet de l'averse et de la boue, son pelage avait pris une couleur de chocolat écrasé. Il se tenait à la porte, la queue basse, le museau au ras du sol, mimant la culpabilité, la honte et le retour du fils prodigue avec un parfait talent de faux jeton. Je lui avais dit je ne sais combien de fois de ne pas traîner dehors la nuit ; après l'avoir menacé du doigt et avoir prononcé à plusieurs reprises les mots *bad dog*, je m'apprêtais à jouir pleinement de mon rôle de seigneur et maître adoré et craint, détenteur d'une autorité absolue, lorsque mon clébard tourna discrètement la tête pour m'indiquer que nous n'étions pas seuls. Il avait en effet ramené un copain de rencontre. C'était un berger allemand grisonnant, âgé de six ou sept ans environ, une belle bête qui donnait une impression de force et d'intelligence. Je remarquai qu'il n'avait pas de collier, ce qui était rare pour un chien de race.

Je fis entrer mon salopard, mais le berger allemand ne partait pas, et il pleuvait si dur que son poil mouillé et collé le faisait ressembler à un phoque. Il remuait la queue, les oreilles dressées, l'œil pétillant, vif, avec cette attention intense des chiens qui guettent un geste familier ou un ordre. Il attendait clairement une invitation, revendiquant ce droit d'asile qui est inscrit depuis toujours dans les rapports des hommes avec leurs compagnons d'infortune. Je le priai d'entrer.

Il est assez facile de se faire une idée du caractère d'un chien, sauf avec les dobermans, chez qui j'ai toujours trouvé des réactions imprévisibles. Le grison me frappa immédiatement par sa bonne disposition. Du reste, tous ceux qui ont vécu parmi les chiens savent que lorsqu'une bête manifeste de l'amitié à une autre, on peut presque toujours se fier à son jugement. Mon Sandy était de tempérament très doux, et la sympathie qu'il offrait spontanément à ce colosse sauvé de l'averse était pour moi la meilleure des recommandations. Je téléphonai à la S.P.A. pour la prévenir que j'avais recueilli un berger allemand errant, en donnant mon numéro de téléphone, au cas où son maître se manifesterait, et fus soulagé de constater que mon invité traitait mes chats avec les plus grands égards, et que c'était une bête de bonne compagnie.

Au cours des jours qui suivirent, je reçus de nombreuses visites, et le berger, que j'avais surnommé Batka – ce qui veut dire petit père, ou pèpère, en russe –, eut beaucoup de succès auprès de mes amis, passé le premier moment d'appréhension. En dehors de son poitrail de catcheur et de sa grande gueule noire, Batka avait en effet des crocs qui ressemblaient aux cornes de ces petits taureaux que l'on appelle au Mexique *machos*. Il était pourtant d'une grande douceur ; il reniflait les visiteurs pour mieux les identifier ensuite et, dès la première caresse, *shook hands*, leur offrant la patte comme pour leur dire : « Je sais bien que j'ai l'air terrible, mais je suis un très brave type. » Du moins, c'est ainsi que j'interprétais les efforts qu'il faisait pour rassurer mes invités, mais il va sans dire qu'un romancier se trompe plus facilement qu'un autre sur la nature des êtres et des choses, parce qu'il les *imagine*. Je me suis toujours imaginé tous ceux que je rencontrais dans ma vie ou qui ont vécu près de moi. Pour un professionnel de l'imagination, c'est plus facile et cela vous évite de vous fatiguer. Vous ne perdez plus votre temps à essayer de connaître vos proches, à vous pencher sur eux, à leur prêter vraiment attention. *Vous les inventez*. Après, lorsque vous avez une surprise, vous leur en voulez terriblement : ils vous ont déçu. En somme, ils n'étaient pas dignes de votre talent.

Personne ne réclama le chien, et je le voyais déjà devenant membre attitré de ma famille.

La maison que j'occupais dans Arden avait naturellement une piscine, et la compagnie d'entretien m'envoyait deux fois par mois un employé pour la vérification de l'appareil de filtrage. Un après-midi, alors que j'écrivais, j'entendis soudain du côté de la piscine un long rugissement, suivi de ces aboiements saccadés, rapides et rageurs par lesquels les chiens signalent à la fois la présence d'un intrus et l'imminence du combat qu'ils entendent lui livrer dans la seconde qui va suivre. Ce n'est souvent qu'un équivalent canin de notre « Retenez-moi ou je vais faire un malheur », mais, chez les vrais chiens de garde bien dressés, ce n'est pas de la frime. Je ne sais rien de plus énervant que ces déchaînements soudains et furibonds dont le but est de vous immobiliser sur place, en attendant mieux. Je courus dans le patio.

De l'autre côté de la grille se tenait un employé noir venu contrôler le filtre de la piscine, et Batka se jetait contre le portail, l'écume à la gueule, dans un paroxysme de haine à ce point effrayant que mon brave Sandy avait rampé en geignant sous un buisson et s'était transformé en descente de lit.

Le Noir se tenait complètement immobile, paralysé par la peur. Il y avait de quoi. Mon berger bonasse, toujours si aimable avec nos visiteurs, s'était mué en une Furie animale, retrouvant au fond de sa gorge des hurlements de fauve affamé qui voit la viande mais ne peut l'atteindre.

Il y a quelque chose de profondément démoralisant, troublant, dans ces brusques transformations d'une bête paisible et que vous croyez connaître en une créature féroce et comme entièrement *autre*. C'est un véritable changement de nature, presque de dimension, un de ces moments pénibles où vos petits rangements rassurants et catégories familiales volent en éclats. Expérience décourageante pour les amateurs de certitudes. Je me trouvais soudain confronté avec l'image d'une brutalité première, tapie au sein de la nature et dont on préfère oublier la présence souterraine entre deux manifestations meurtrières. Ce qu'on appelait jadis l'humanitarisme s'est toujours trouvé pris dans ce dilemme, entre l'amour des chiens et l'horreur de la chienne.

J'essayais de tirer Batka et de le faire rentrer à la maison, mais il avait vraiment le sens du devoir, ce salaud-là. Il ne me mordait pas, mais mes mains étaient couvertes de bave, et il s'arrachait à mon

étrointe et se ruait sur le portail, les crocs à nu.

Le Noir se tenait de l'autre côté, ses outils à la main. C'était un jeune homme. Je me souviens très bien de son expression, parce que c'était la première fois que je voyais un Noir face à la haine bestiale. Il avait cet air triste que prennent certains visages d'hommes qui ont peur. Pendant la guerre, j'ai souvent vu cette expression sur les traits de mes camarades d'escadrille. Je me souviens que la veille d'une mission en rase-mottes, qui s'annonçait particulièrement dangereuse, le colonel Fourquet m'avait dit : « Vous avez l'air bien triste, Gary. » J'avais peur.

J'ai dit au jeune homme de partir, renonçant à faire nettoyer ma piscine cette semaine-là.

Le lendemain matin, la même scène se reproduisait avec un employé de la Western Union qui m'apportait un télégramme.

L'après-midi, quelques amis vinrent nous voir et, malgré mon inquiétude, Batka les accueillit avec la plus grande amabilité. C'étaient des Blancs.

Je me rappelai alors que l'employé de la Western Union était également un Noir.